

Quelle Image Victor Hugo donne-t-il de la royauté dans Hernani ?

Introduction

Hernani a été écrite en septembre 1829, suite à la censure de Marion de Lorme, pièce dans laquelle Victor Hugo mettait en scène Louis XIII, l'ancêtre du roi actuel, Charles X, lui-même frère de Louis XVI et de Louis XVIII. Alors que Victor Hugo était alors monarchiste et pensionné par le roi, son œuvre avait été jugée offensante pour la royauté car montrant un souverain trop influençable et abandonnant le pouvoir à son tout puissant ministre, Richelieu. En choisissant pour écrire Hernani l'Espagne et une époque plus reculée (le début du XVIème siècle), Victor Hugo évite la censure mais quelle image donne-t-il alors de la royauté ?



Mise en scène Antoine Vitez, Redjep Mitrovitsa dans le rôle de Don Carlos à l'acte IV

I « Roi Don Carlos, vous êtes un mauvais roi »

La parole de Dona Sol à l'acte III résume bien l'image que Victor Hugo donne de Don Carlos. Si la jeunesse du personnage se donne à voir dès son habillage (« **un riche costume de velours et de soie à la mode castillane de 1519** »), avec la coquetterie et la fierté qu'il suppose, Don Carlos apparaît avant tout comme **un roi tyrannique totalement guidé par son bon plaisir**. Pour s'attacher Dona Sol, il s'introduit en cachette dans sa chambre à l'acte I, il est prêt à l'enlever de force à l'acte II, et la séquestre de fait à l'acte III. Il n'hésite pas à la menacer :

Don Carlos, la saisissant avec violence.

Eh bien, que vous m'aimiez ou non, cela m'importe !

Vous viendrez, et ma main plus que la vôtre est forte.

Vous viendrez ! je vous veux ! Pardieu, nous verrons bien

Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien. (Acte II vers 521 à 524)

Il s'adresse ensuite à elle en la tutoyant de manière très familière et finit par faire appel à ses hommes pour l'enlever avant que n'apparaisse bien sûr Hernani. Quant à Don Ruy Gomez, alors que le vieux seigneur a toujours été loyal vis-à-vis de lui, Don Carlos est prêt à raser son château et à le mettre à mort quand il comprend qu'il cache Hernani.

Pour accentuer sa critique, **Victor Hugo n'hésite pas à ridiculiser le personnage** : roi, il est contraint de négocier avec Dona Josepha et de lui donner de l'argent, il va jusqu'à se cacher dans une armoire trop petite :

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire ?
Croyez-vous qu'on soit à l'aise en cette armoire ? (Acte I, vers 171)



Hernani, mise en scène de Nicolas Lormeau, Comédie française, 2013, Dona Sol, Don Carlos

Il n'obtient aucun succès dans ses entreprises : Dona Sol lui résiste et ne l'aime pas, Don Ruy refuse de lui obéir et au final c'est Hernani qui l'emporte lors de ces trois premiers actes : si sa troupe est décimée, lui est encore en vie et le spectateur reste sur l'image de l'acte II, où Hernani a laissé la vie sauve au roi et lui a donné le manteau nécessaire pour protéger sa fuite.

Les seuls qui lui obéissent aveuglément restent les nobles de sa suite, qui eux, recherchent leur intérêt. La pièce voit ainsi l'ascension de Don Ricardo, seigneur de Casapalma, qui au fil des erreurs de Don Carlos, devient d'abord comte à l'acte II, puis grand d'Espagne à l'acte IV. Don Carlos n'est pas dupe, il méprise cette aristocratie corrompue :

Don Carlos, à part.

Ah ! Tu me fais pitié,

Ambitieux de rien ! – Engeance intéressée !

Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée !

Basse-cour où le roi, mendie sans pudeur,

A tous ces affamés émiette la grandeur ! (Acte IV, vers 1368)

Mais il n'en reste pas moins qu'il s'appuie sur eux pour affirmer son pouvoir. Une fois élu, il nomme ainsi Don Ricardo algade du Palais (chef de la police). Le titre est médiocre, mais le rôle est important

II L'idéalisation du passé : monarchie et féodalité de la vieille Espagne

Cependant Victor Hugo peint également **un âge d'or de la monarchie et de l'aristocratie**, qu'il associe au passé de l'Espagne. La féodalité que le poète envisage dans la pièce et dont le personnage de Don Ruy Gomez reste l'emblème est considérée de manière un peu ambivalente.

Il peut y avoir conflit entre le roi et les grands seigneurs, c'est ce qui a valu au père d'Hernani sa mise à mort, sans qu'aucun motif ne soit clairement évoqué :

Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.

Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna

M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,

Marquis de Monroy, comte Albaterra, vicomte

De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.

Je suis Jean D'Aragon, grand-maître d'Avis, né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille ! (Acte IV vers 1718).

Mais **la rébellion des seigneurs contre le roi n'est justifiée que par la faute des rois eux-mêmes**. C'est ce que Don Ruy Gomez signifie à Don Carlos avec le vers 1712 : « **Les rois Rodrigue font les comtes Julien** », qui évoque le roi wisigoth Rodrigue insultant la fille de son vassal Julien, qui se serait alors retourné contre lui, en faisant alliance avec les Arabes.

Cependant, dans l'épisode des portraits, le vieillard rappelle **les exploits de ses ancêtres, décidés à défendre leur roi avant tout**. Il est significatif dans cette scène, ce sont les plus anciens qui sont associés à ce dévouement : Don Blas s'exile de lui-même pour avoir « mal conseillé le roi », Don Sanche sauve le monarque de son temps en lui laissant son cheval sur le champ de bataille, Don Jorge paie la rançon du roi Ramire.

Apparaît ainsi **l'image d'un âge d'or chevaleresque, lié à l'héroïsme de la « Reconquête »**. Don Ruy Gomez à l'acte II rappelle le souvenir du Cid. S'il s'agit bien sûr du héros espagnol du XI siècle, pour le public français du XIXème siècle le nom renvoie au personnage mythique de Corneille, Don Rodrigue, qui venge l'honneur de son père, mais repousse également l'invasion des Maures pour le compte de son roi. Don Ruy Gomez présente alors une image idéalisée du passé où le courage et la loyauté étaient des valeurs reconnues :

Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans ?
Quand nous avions le Cid et Bernard, ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier, que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main. — Et quant à ces félons
Qui le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Par derrière aux maris vol l'honneur des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,
Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
Souffleté leur blason du plat de son épée !
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui,
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui.
(Acte I, vers 221)

Burgos, statue représentant Le Cid

Mise au point : Le Cid

Rodrigo Diaz de Vivar (1043-1099)

Originaire de Vivar, petit village à côté de Burgos. Au service de Sanche II de Castille, puis d'Alphonse VI, son frère, qui lui donne en mariage l'une de ses parentes, Jimenes (Chimène). Il est cependant exilé par ce même roi qui se méfie de ses ambitions. Le personnage entre alors au service du roi musulman de Saragosse. C'est de là que lui viendrait son surnom Le Cid (de l'arabe « Seigneur »). Il bataille ensuite



pendant plusieurs années pour son propre compte. En 1094, il reprend Valence aux seigneurs almoravides. Il a également reçu comme surnom « Campeador », le vainqueur de batailles

En 1637, Corneille rédige la tragi-comédie **Le Cid** qui popularise le personnage de Don Rodrigue : partagé entre son amour pour la jeune Chimène et le devoir de venger l'honneur de son père, insulté par le père de Chimène, Rodrigue choisit de provoquer en duel celui qui a giflé son père. Il le tue et offre alors sa vie à Chimène. L'arrivée des Maures qui débarquent sur le rivage donne l'occasion à Rodrigue d'aller prouver sa bravoure au service du roi. On comprend à la fin de la pièce qu'après un certain temps, Rodrigue obtiendra la main de Chimène (Ce pourquoi on parle de « tragi-comédie », non pas parce qu'il y a mélange de tragique et de comique, mais parce que la pièce se termine plutôt bien, sur l'annonce possible d'une union, ce qui est traditionnellement la caractéristique de la comédie, se clôt sur un mariage).

Même si Hugo se réclame du drame romantique, il a beaucoup d'admiration pour Corneille. A cet égard, il ne faut pas confondre auteurs classiques et classicisme. Les Romantiques vont refuser le classicisme comme doctrine mais ne rejettent pas les auteurs classiques eux-mêmes.

III L'évolution de Don Carlos : Charles Quint, empereur

Reste que **le personnage de Don Carlos se transforme de manière radicale à l'acte IV** : l'entrée dans la crypte de Charlemagne apparaît comme une mort symbolique : Don Carlos disparaît pour renaître en Charles Quint, devenu alors chef du saint Empire Germanique. La confrontation avec Charlemagne est un retour aux ancêtres, à une figure paternelle dont il espère la reconnaissance :

(Il tombe à genoux devant le tombeau).

Charlemagne ! c'est toi !

Ah ! Puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,

Prend nos deux majestés et les met face à face,

Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,

Quelque chose de grand, de sublime et de beau !

(vers 1557 à 1560)

Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,

Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !

(vers 1567 à 1568)

Parle ! dût en parlant ton souffle souverain

Me briser sur le front cette porte d'airain !

Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire

Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,

Ne me repousse pas d'un souffle d'aquillons,

Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.

Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,

De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle !

Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,

Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !

(vers 1575 à 1584)



Cathédrale d'Aix la Chapelle. Les restes de Charlemagne ont été réunis dans une châsse en or (à l'arrière-plan, derrière l'autel).

Mais cette confrontation ne prend de sens que par l'élection : Don Carlos avait obtenu le trône d'Espagne parce que fils de Jeanne la folle, il était l'héritier du trône, tandis qu'il est élu empereur. Le personnage prend conscience de la différence lorsqu'il comprend qu'il n'y a que deux seuls véritables pouvoirs au monde : celui du pape, l'autorité spirituelle sur le monde (le pape est également élu), et l'empereur, celui qui a le pouvoir matériel. La grande tirade de l'acte II met en évidence la fascination d'un pouvoir véritablement acquis et non donné par la seule hérédité.

— O ciel ! être ce qui commence !

Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis, évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis, clercs et soldats ; puis, loin du faite où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes. (vers 1509 à 1518).

De fait après l'élection, Charles Quint renonce à Dona Sol, pardonne aux conjurés et rétablit Hernani dans ses droits. Loin de rechercher la vengeance, il fait preuve de clémence, tout comme l'empereur Auguste dans la pièce Cinna de Corneille. Et cette magnanimité, Don Carlos l'attribue à Charlemagne et à son inspiration :

— Ah ! J'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
Le Danois à punir, le Saint père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François premier,
Mille poignards jaloux, luisant déjà dans l'ombre,
Des pièges, des écueils, des menaces sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence !
(vers 1793 à 1802)

Charles Quint, Le Titien 1550
Kunsthistorisches Museum, Vienne



Dans le contexte historique de Victor Hugo, la figure de l'empereur rappelle bien sûr le souvenir de Napoléon I (Rappelons que le père de Victor Hugo, Léopold, est un général d'empire qui a longtemps accompagné Joseph Bonaparte, le frère de Napoléon I, particulièrement en Espagne. Il est mort en 1828. La mère de Victor Hugo, quant à elle, était monarchiste). Politiquement, Victor Hugo, dans Hernani, défend donc l'idée d'un grand homme, appelé au pouvoir

dont il perçoit dès lors les responsabilités et les devoirs. Il reste cependant que dans son grand monologue de l'acte IV, Don Carlos pressent l'existence d'une force puissante et obscure, celle du peuple :

Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
— Les hommes ! — c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'écho nous arrive fanfare !
Les hommes ! — des cités, des tours, un vaste essaim,
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin ! —

(Révant).

Base de nations portant sur leurs épaules
La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,

Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel... Rois ! regardez en bas !
— Ah ! Le peuple ! — océan ! — Onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
Miroir où rarement un roi se voit en beau !
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
— Gouverner tout cela ! (vers 1519 à 1541)



Dessin de Victor Hugo, Ma destinée, 1867

Il est à noter qu'ici **Victor Hugo** emploie la **métaphore de l'océan (de la mer) pour évoquer le peuple**. L'océan, dans l'œuvre hugolienne, est l'objet d'une fascination constante, car image de l'inconnu et de la puissance. Dans **Hernani**, il n'y a aucun héros populaire (Hernani lui-même appartient à l'aristocratie), mais la rêverie de Don Carlos préfigure peut-être le virage politique qui sera celui de Victor Hugo : le héros de **Ruy Blas**, en 1838 est un homme du peuple, même s'il emprunte le masque d'un grand aristocrate pour devenir ministre. A partir de 1848, Victor Hugo s'affirmera républicain et ses œuvres le montreront, à commencer par **les Misérables** (1862).

Conclusion :

Ainsi, on le voit, la présentation de Don Carlos et de l'aristocratie espagnole du début du XVI^e siècle correspond davantage à la réflexion historique et politique de Victor Hugo sur son temps qu'à la restitution exacte du contexte espagnol à l'époque de Charles Quint, même si le dramaturge a bien perçu le passage d'un âge féodal à celui d'un état centralisé autour d'une figure unique. A cet égard, la pièce **Hernani** remplit bien l'un des objectifs du drame romantique : parler du présent, à des hommes du présent, même si l'intrigue s'inscrit dans une époque historique révolue.